

LES SYSTÈMES DE FORMATION DES NOMS JUDÉOPHORES

par Armand BERNARDINI

Membre de l'Institut International d'Anthropologie.

Nous avons eu l'occasion de consacrer dans le numéro d'avril de L'ETHNIE FRANÇAISE quelques notes à la question des noms bibliques portés en France et, particulièrement, en Bretagne. Bien qu'elles gagneraient fort à être complétées, elles nous ont permis d'étayer solidement notre sentiment que les noms en question ne sauraient être considérés d'une façon générale comme spécifiquement juifs. Nous en dirons aujourd'hui autant de toutes ces gammes de noms de pays et de villes, de fleurs, de métaux précieux et de gemmes dans lesquels on s'accorde généralement à voir des patronymes assurés par eux-mêmes de la prédilection d'Israël. Le mécanisme qui a présidé non à leur choix mais bien à leur formation est, presque toujours, tout autre. Puisque, comme nous allons nous efforcer de le démontrer, nous nous trouvons en présence de purs homonymes mais prêtant volontairement à confusion. Ces noms sur lesquels un Juif ne se trompe guère sont, en effet, ou des traductions de noms bibliques ou des allégories ou des transcriptions rendues conformes aux phonétiques et aux graphies indo-européennes ou enfin le résultat de combinaisons littérales. Et quelquefois le résultat de la conjugaison de plusieurs de ces moyens. L'essentiel étant d'obtenir un nom qui sonne bien français ou allemand ou espagnol ou russe, etc. Les noms ainsi forgés ne sauraient être dits véritablement des « noms juifs » puisqu'ils peuvent ou auraient pu être portés par d'authentiques Aryens. On pourrait les appeler plus exactement des « noms dits juifs ». Mais nous préférons nous inspirer du précédent du terme « théophore » auquel Ernest RENAN a donné droit de cité et leur appliquer celui de « judéophore » (c'est-à-dire portant juif).

Disons dès l'abord que les pages qui vont suivre constituent l'essentiel d'un des chapitres les plus importants de notre *Précis d'Onomastique Judaïque* que nous espérons voir bientôt paraître en librairie. Elles sont à leur place dans l'organe français de la doctrine ethno- raciale, dans toute la mesure où elles peuvent contribuer à répandre un point de vue indispensable à la véritable épuration ethnique de la France. La recherche de linguistique, générale mais fort spécialisée; que nous nous sommes assignée, a mis en évidence tant d'usurpations de noms authentiquement français et tant aussi de fantaisies confusives de toutes sortes, que nous sommes en droit de le proclamer : l'œuvre séculaire et victorieuse du mimétisme juif résistera, dans son ensemble, à toutes les vérifications qui ne seraient point fondées sur l'inventaire général de toutes les familles françaises. Une telle mesure, d'ailleurs, ne saurait être durablement combattue que par ceux-là dont l'extraction est ethniquement inavouable...

Sur quoi, il convient que nous portions dès l'abord à la connaissance du lecteur qui entreprendra de nous suivre au cours d'un exposé parfois aride, quelques remarques indispensables.

Les mots hébreux sont ou des racines trilitères (c'est-à-dire formées de trois lettres) ou des dérivés de ces racines. « *Les langues sémites*, nous dit le grammairien juif MAYER-LAMBERT, ont pour caractère particulier que la racine des mots est composée uniquement de consonnes, les voyelles servant à indiquer certaines nuances de l'idée exprimée par la racine ». Nous ajouterons que dans les langues dérivées en partie de l'hébreu biblique, — à savoir les dialectes *yiddish* (lithuanien, polonais et petit-russien) des *Achkénazim* et le *ladino* des *Séphardim*, — le choix de ces voyelles indicatives des nuances est, d'une façon générale, et local et temporaire. Onomastiquement, nous avons le droit de ne pas en tenir compte et de poser le principe de l'indifférence vocalique, principe en vertu duquel, pour ne citer qu'un exemple immédiatement accessible, Cahen, Cohen, Cahun, etc. sont exactement des homonymes.

Nous avancerons, aussi, le principe du *dédoublé-ment consonnantique* intéressant toutes les consonnes ponctuables et qui permet notamment les mutations du B et du V (LOEB = LOEV ou LOEW), du P et du V (HALPEN = HALPHEN ou HALFEN), de l'S et de la « chuintante » SCH (en slave SZ) (SALAM = SCHALAM ou SZALAM). Nous ne saurions nous étendre longtemps sur des remarques qui nous entraîneraient vite au delà du cadre limité dont nous disposons. Mais nous estimerons en avoir, cependant, précisé l'essentiel si nous avons permis de savoir que, par le jeu des deux principes, SCHOPOR (beau) pourra se retrouver sous les formes de SCHEFFER ou de SAFIR. Et lorsque nous aurons rappelé que des mutations consonnantiques germaniques, ibériques ou slaves (elles transforment DREYFUSS en TREYFUSS, POLLACK en BOLLACK, GINSBURG et KINGSBURG, NANDES en MENDES, CAHEN en GAGAN, etc.) et réciproquement entrent encore en ligne de compte, nous aurons conscience d'avoir à peu près éclairé notre lanterne.

Un philologue juif des plus connus, Léopold ZUNZ, auteur en 1836 d'un important travail sur les noms juifs « *y montra par des exemples empruntés à tous les âges que les Juifs ont librement adopté les noms courants et populaires de leurs voisins dans toutes les parties du monde* ». Nous tirons ces lignes de la monumentale « *JEWISH ENCYCLOPEDIA* » (New-York, 1906), laquelle s'esbaudit devant ce « *tour de force* » (en français dans le texte). Nous n'avions guère besoin de tels aveux pour savoir que ce n'est point d'hier que les Juifs se sont ingénies à déguiser leurs noms de fa-

çon à les rendre méconnaissables aux yeux des « goym ». Et ceci, des siècles et des siècles avant l'ère chrétienne. Sans doute dès leur séjour en Egypte. Et très certainement dès le milieu du 5^e siècle avant J.-C., au plein de la captivité à Babylone.

Plusieurs expéditions américaines se donnèrent pour tâche, à la fin du siècle dernier, d'explorer les ruines de l'antique cité de NIPPUR en Mésopotamie. Elles ont ainsi exhumé des dizaines de milliers de tablettes sur lesquelles s'est notamment penché un très savant orientaliste, SIDERSKY, lequel n'est sans doute pas, et pour cause, suspect d'antisémitisme et qui, pourtant, n'a pas hésité à conclure par ces lignes à tant d'égards si suggestives :

« Nous avons relevé, écrit-il, un grand nombre de noms dont l'origine hébraïque n'est pas douteuse. Ce sont ceux de Juifs exilés qui s'assimilèrent dans leur nouveau pays en y prenant une part active commerciale... Les personnes mentionnées dans les tablettes étaient des contractants, des témoins ou des gens exerçant des fonctions publiques... L'étude de ces noms hébreux nous apparaît d'autant plus intéressante que, sauf quelques noms fréquents, ce sont des noms rares qui ne se rencontrent qu'une ou deux fois dans l'Ancien Testament. » Or c'est en considération de la présence de graphies théophores que SIDERSKY identifie comme hébraïques des noms dont l'origine était fort probablement indiscernable à la population autochtone de NIPPUR. Comme quoi l'Écclésiaste est dans le vrai quand il affirme que rien n'est nouveau sous le Soleil. Les Parisiens de 1941 ne sont guère plus fixés sur le judaïsme d'innombrables patronymes que pouvaient l'être les Nippuriens d'il y a deux millénaires et demi.

On sait que bon nombre de noms bibliques sont dits *théophores* parce qu'ils contiennent le nom du Seigneur. C'est ainsi que RAPHAËL signifie « Dieu guérit » et que DANIEL veut dire « Dieu est mon juge ». De l'avis autorisé d'Ernest RENAN, le pronom de la troisième personne (EL qui veut dire « ceux-ci ») placée en finale d'un nom personnel désigne l'Éternel. Or, cet usage, dont on trouve trace constamment dans la Bible et dont SIDERSKY constate l'emploi chez les juifs babyloniens, a été constamment observé. De très nombreux noms juifs actuellement portés se terminent en L. Nous citerons au hasard ceux de MANDEL, LÖEWEL, RAYNAL, CURIEL qui sont respectivement les théophores de MAN (diminutif de MENAHEM, le « consolateur »), de LÖEWEN (le Lion allégorique de JUDA), de RENEN (« celui qui chante »), de CURI (le chef).

Écoutons maintenant ce que nous dit dans ses *Inscriptions Chrétiennes de la Gaule Romaine*, Edmond LE BLANT, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ancien directeur de l'École Française de Rome et qui fut au siècle dernier le maître incontesté de l'épigraphie française. Nous avons tenu à préciser ces titres officiels non comme une estampille d'infailibilité, mais pour bien donner tout son poids à son témoignage à la fois catégorique et capital. « C'est, nous dit-il, un trait caractéristique dans les monuments juifs de l'Occident que la rareté excessive des noms d'origine biblique. Par une coutume qui s'est perpétuée, les Israélites ont substitué souvent aux appellations dont la

forme eut accusé leur religion, des noms empruntés aux nations chez lesquelles ils vivaient. Parfois ceux-ci voilent pour les étrangers un vocable hébraïque qu'ils traduisent ou rappellent conventionnellement et que les Juifs doivent seuls reconnaître. » Par ailleurs LE BLANT note que, dans une inscription de Smyrne, le nom de SALOMON se dissimule sous la forme grecque d'EIRENOPOIOS qui veut dire lui aussi le pacifique ou le pacificateur. Le radical SALEM a été interprété pareillement chez les Séphardim par PAZ et chez les Achkénazim par FRIED, d'où, notamment, FRIEDMAN, traductions qui rejoignent PAZ (or pur) et PHOROTH (fleuri), le fin du fin étant, en l'espèce, de faire d'une pierre deux coups. KALONYMOS (le « nom favorable ») a donné chez les Achkénazim les formes de KALMAN et de KUHLMAN, BARUCH (c'est-à-dire le « Béni »), a été traduit dans toutes les langues et notamment en français par BENOIT et BENOIST, et en anglais par BENNET, en italien par BENEDETTI. HAYEM est devenu VITAL, VIDAL, VITALIS, etc. URI (le « rayonnant ») a donné PHOEBUS (d'où PHILIPPE).

Il est significatif de constater que, dès le Moyen âge, les noms de NATHANIEL, d'ISAÏE, d'OBADIAN et d'ELHANAN ont été respectivement traduits par THEODORUS, DIEULESALT, SERFDEU et DEUDONE. On voit par ces quelques exemples que la nécessité de la traduction a pu s'accorder avec le souci théophorique. Nous pourrions citer une multitude de formes translatives anciennes ou modernes si nous ne préférons nous étendre un peu plus longuement dans ces pages où l'espace nous est limité, sur un problème qui, lui, chevauche l'allégorie et la traduction.

De très nombreux noms bibliques (JACOBS en dénombrant cent soixante) sont empruntés à la faune et aussi à la flore. Il était donc inévitable que fut posée la question du totémisme hébraïque. C'est ce que ne manqua pas de faire, dès 1870, MAC LENNAN et, dix ans plus tard, ROBERTSON SMITH qui s'était inspiré des travaux de Sir JAMES FRAZER, l'instaurateur, dans l'Histoire des Religions de la méthode comparative. Il est sans intérêt que nous prenions ici parti dans le débat. Totémisme ou non, la fréquence même, dans l'onomastique judaïque, du lion, du cerf, du loup et de l'ours (LÖEWEN, HIRSCH-CERF, WOLFF et BEER) fait intervenir un facteur allégorique, suffisant en l'espèce. Et d'autant mieux que les bénédictions prophétiques de JACOB-ISRAËL (*Genèse* 49) et, à un degré moindre, de MOÏSE (*Deutéronome* 33) sont très explicites.

On apprend par la première que JUDA est « le jeune lion », BENJAMIN « le loup qui déchire », et NEPHTHALI « le cerf en liberté ». Ainsi les noms le LION, LYON, LEON, LÖEWEN, etc., d'un part, WOLF et WOLFF d'autre part et, enfin, HIRSCH et ses dérivés, seraient simplement, si l'on s'en rapporte à une opinion bien souvent exprimée, la traduction des noms allégoriques d'animaux désignant trois des fils de JACOB. On pourrait ajouter que DAN étant « le serpent sur le chemin et la vipère sur le sentier » il conviendrait de lui adjoindre les noms tels que SCHLANG, SCHLINGER, etc. Disons encore que, bien que JACOB ait désigné dans ISACCHAR un « âne robuste » on a prétendu faire état du « doublet » onomastique jadis assez fréquent ISAC-

CHAR-BAER pour lui faire revêtir la peau de l'ours. Une clef si bien perfectionnée nous eût ouvert les grilles d'une assez belle ménagerie si tous les BAER, BEER, BER, etc. avaient pu être mis au compte d'un des fils de JACOB. Mais ils viennent tout simplement en initiales de BAR (Ben Rabbi) et en finales de BARUCK (béné) ou encore de BAR qui veut dire pur.

Par contre on ne saurait douter que le symbole léonin soit bien de l'apanage anonomastique de JUDA l'innommable.

C'est que les Juifs ne pouvaient guère porter en clair ce nom réprouvé sans s'exposer à de multiples inconvénients. Le vouloir seulement tenter eut été à certaines époques et dans certains pays se risquer à la plus périlleuse des provocations. L'obligation s'imposa donc à eux de le déguiser sous des allégories impénétrables aux goym. La prophétie de JACOB leur en fournit deux dont ils s'emparèrent. JUDA « *lave dans le vin son vêtement et dans le sang des raisins son manteau, il a les yeux rouges de vin* ». D'où la grande fréquence des noms en ROTH et dérivés. Mais, nous l'avons dit il est aussi le « *jeune lion* ». Et on trouve constamment dans la Bible des allusions au « *lion de la Tribu de Juda* ». Aussi bien on voit que, dans la bénédiction de MOÏSE, DAN est un « *jeune lion* » et que GAD repose « *comme une lionne* ». On sait encore que la tribu de GAD comprenait un clan du lion, les Arélites. C'est pourquoi la forme de LEON (pour LEO) est fréquente et ancienne. En France on trouve des LYON, en Allemagne d'innombrables LOEWEN, avec ou sans affixes (HEIM, BERG et STEIN sont parmi les plus fréquents). Et aussi des LÖEBEN et des LÖBEL. Il convient de noter que les mots hébreux LEB (cœur), LOBON (blanc) et le nom de LIBNI (fils de GERSCHOM et petit-fils de LEVY) ont donné des formes presque identiques et qui peuvent être tenues comme coextensives. Mais aussi le mot hébreu LOBYA qui désigne le lion et dont les trois premières lettres peuvent être phonétisées par LÖEW, peut avoir aussi donné directement toute la gamme des noms dérivés du LOEWEN germanique, dont l'étymologie est d'ailleurs latine.

L'explication totémique étendue au cas de BENJAMIN-WOLFF, ne laisse pas que de paraître assez probante. Du fait de l'évanouissement des dix tribus dont était composé le Royaume d'ISRAËL, détruit par SARGON en 652 av. N.-S., les « Israélites » de nos jours ne sont guère que les continuateurs du Royaume de JUDA, lequel comprenait les seules tribus de JUDA et de BENJAMIN, avec, brochant sur le tout, des éléments de la tribu sacerdotale de LEVY. Il est malaisé de savoir dans quelle mesure on doit tenir compte des « fils de GAD » qui furent recencés « du temps de JOTHAM, roi de Juda (Chroniques V. 17) et de ceux d'EPHRAÏM et de MANASSÉ qui résidaient à Jérusalem (id IX-3). Il semble que l'apport de ces israélites dans le judaïsme doive être considéré comme secondaire bien qu'il ait pu laisser des traces onomastiques non négligeables. Toujours est-il que JUDA et que BENJAMIN sont les deux piliers des restes du « Peuple Elu ». Or le nom de LEON (lion) est fréquent chez les Séphardim, traditionnellement issus de JUDA tandis que celui du Loup (WOLFF) ne se rencontre que chez les Achkénazim, lesquels revendiquent, eux, l'héritage de BENJAMIN.

Néanmoins on ne saurait dire que WOLFF soit toujours l'allégorie translative de BENJAMIN. Il semble pouvoir être aussi une phonétisation de OULIF qui signifie prince. C'est de la forme gothique de WOLFF germanique, identique au norrois ULF (prononcer OULF) qu'a dû naître une de ces formes coïncidentielles que nous étudierons dans un instant.

On ne saurait, par contre, adhérer sans de fortes réserves à la version de l'équivalence de NEPTALI et de HIRSCH. Il faudrait tout d'abord qu'on nous apporte la preuve, historique ou traditionnelle, que d'importants débris de la tribu de NEPTALI (une des provinces du royaume exterminé d'ISRAËL) aient subsisté dans le royaume de JUDA. Que des Juifs aient porté le nom de NEPTALI, au même titre que d'autres se sont appelés des noms de ISACCHAR, ZABULON, MANASSÉ et autres chefs de tribus, nul ne songe à le contester. Mais on ne saurait tirer un argument décisif du fait que tel NEPTALI ait changé son nom en HIRSCH, puisque, nous l'avons vu, ISACCHAR a pu, très arbitrairement, se muer en BAER. En réalité HIRSCH n'est autre chose que la phonétisation germanique de HORSCH (« il forge ») dont le sens est sensiblement celui du SCHMIDT allemand et du FEVRE (du latin FABER) français. Cette phonétisation s'est trouvée donner un nom coïncidant parfaitement avec un nom allemand. De même le nom français de CERF (lequel est fort ancien et se trouve sous la forme, qui semble à tort linguistiquement hybride, de CERFBEER), n'est pas toujours, comme on le croit généralement, la traduction de HIRSCH, mais bien la phonétisation soit de SARAPH, le serpent allégorique de DAN, soit de TSOREF qui veut dire orfèvre.

Ainsi toute la théorie interprétative que nous venons d'étudier si succinctement est le résultat à nos yeux de l'application simpliste d'un principe exact en soi. Tout Juif observateur de la Loi connaît par cœur les vaticinations de JACOB-ISRAËL, lesquelles ne peuvent pas être restées sans influence sur le choix de toute une série de noms caractéristiques des origines tribales. Nous rappellerons d'ailleurs que si Totems il y a, ceux des Juifs n'étaient point uniquement animaux. Car la prophétie en question dit de JOSEPH (père de ces tribus d'EPHRAÏM et de MANASSÉ, qui subsistèrent partiellement, on l'a vu, dans le royaume de JUDA), qu'il est « *le rejeton d'un arbre fertile* » et que « *ses branches s'étendent au-dessus de la muraille* ». Or, la gamme des noms à finales en BAUM (arbre) est particulièrement riche dans l'onomastique juive.

Aussi bien la transcription des noms des Juifs conformément à la phonétique et à la graphie du pays de leur établissement est un des facteurs les plus importants — on serait même tenté de dire le plus important — qui aient joué dans la formation des noms actuellement portés par les Juifs. Tous les noms en ROSEN — dont les formes dérivées sont des plus nombreuses — ne se rattachent qu'en apparence au nom de la reine des fleurs. Ils proviennent du ROS hébraïque (l'exact équivalent du RAS éthiopien) qui désigne aussi bien la tête et le chef au même titre que le *caput* latin dont nous avons fait chef (dans les deux sens) et capitaine. Les noms de MEYER et de MAYER coïncident avec leurs homonymes allemand, lequel vient du *major* latin, les Juifs ayant transcrit sous

cette forme le nom rabbinique MEIR, qui signifie « celui qui éclaire » MANNHEIM est la transcription de MENAHEM (le consolateur) GUNZBURG, celle de GIBBOR (le trésorier). Tous les APEL, les AFFEL, les APFEL viennent d'OPPEL (noir). Nous pourrions multiplier de tels exemples. Disons seulement que nous avons dressé une liste de quelque deux cents mots hébraïques qui donnent le double environ de noms caractéristiques dont les variantes se chiffraient par milliers. Il est curieux de constater encore que les noms portant à dérision et qui ont donné créance à la légende qui attribue leur origine à la malveillance des officiers d'état-civil, sont des transcriptions fidèles de noms hébraïques. ASH qui sert de préfixe ou de suffixe à tant de noms juifs s'il signifie « jatte » en allemand veut dire « homme » en hébreu. SAUFER veut dire, en allemand ivrogne, mais SOFER en hébreu désigne un scribe. HUNGER ne signifie point le « famélique » ni non plus « le hongrois » mais bien, tout comme HONEGGER, l'étranger. Quant à SAUERWEIN — vinaigre — une oreille juive y entendra SOHER VEIN, à savoir le Marchand Intègre. Nous bornerons à ces quelques exemples les illustrations nécessaires à l'entendement d'un des principes fondamentaux de l'onomastique juive. Nous ne résisterons cependant pas à l'envie de citer encore un cas, mais particulièrement mirifique. S'il est un nom qui sonne « breton 100 % », c'est assurément celui de KER BOET. Que surtout l'on ne se récrie pas que vouloir le suspecter suffit à démontrer notre esprit de système. Car, enfin, nous avons sous les yeux la preuve officielle que ledit KER BOET s'appelait, jadis, KAHN. Or tout hébraïsant à ses débuts s'aperçoit que ce patronyme à consonnance si parfaitement celtique signifie bel et bien en hébreu *le béliè*, (ou *le chef*) qui *terrifie*.

Certains noms ont encore été adoptés par les Juifs — ce fut à leurs yeux le fin du fin — dans une recherche d'antiphrase qui touche véritablement au défi. C'est ainsi que celui bien connu de GOY (qui signifie exactement le Gentil, c'est-à-dire le non-Juif) a été, on n'en saurait douter, pris par des Juifs. Il a été porté notamment sous la forme de GAY ne serait-ce que par des Juifs tunisiens et traduit en allemand par HEIDE. De même le nom de CHRÉTIEN a été pris extrêmement souvent par des Juifs. Il suffit, pour s'en convaincre, de s'en rapporter aux annonces de changements de noms publiés par le JOURNAL OFFICIEL.

Quant aux noms qui paraissent toponymiques ils sont souvent presque uniquement des phonétisations prêtant volontairement à confusion avec des noms de ville.

On sait que le double nom LYON-CAEN ne se réfère nullement à la métropole des Gaules non plus qu'au chef-lieu du Calvados. Il dissimule tout simplement le LION de JUDA en même temps que le COHEN. Le nom tristement célèbre de DREYFUSS est tenu pour certains comme une forme syncopée de TREVIRANUS, nom porté par les Juifs expulsés de TRÈVES en 1555. Théodore REINACH y voyait, lui, une variante de TROYES en Champagne ou de TRÉVOUX dans l'Ain. Or, le nom en question, qui paraît dès le XIV^e siècle sous la forme de TREVAUT, dérive en réalité — ainsi que TREBITSCH — du THARBITH hébraïque qui signifie usurier. Le très

vieux nom rabbinique de CORBEIL signifie en hébreu le Bélièr Chef. CRÉMIEUX viendrait, de l'avis de GROSS, auteur de la *Gallia Judaïca*, moins de la localité du même nom que du CARMÎ hébraïque; nom porté notamment par un des fils de Juda. NOBOR, qui veut dire « pur » pourra donner indifféremment NAVARRE, NEVERS ou NOVARE. SAMOR (le gardien) se muera de même en SAUMUR ou en SEMUR. SPIRE est la transcription de SEPER (beau) et HAGUENEAU de HAGINO qui signifie « droit », dans le sens « d'orthodoxe » (d'où, sans aucun doute, « huguenot »). Quant à PARIS (on trouve des PARISEN à Tel-Aviv) il faut y voir POROS ou PHOROS (« il explique ») nom porté par les membres de la secte déicide des pharisiens. Les noms de ville n'ont été choisis de préférence par les Juifs que dans la mesure où leurs éléments consonnantiques coïncidaient avec une racine hébraïque. Nous n'avons voulu choisir à l'appui de notre affirmation que quelques exemples particulièrement typiques, sans quoi nous déborderions très vite le cadre de la présente enquête généralisée. Il convient néanmoins que nous insistions sur le rôle de certaines finales dans ce système particulièrement confusif. BERG et BURG sont des graphies de BARUCH comme HEIM l'est de HAYIM. D'où le nombre considérable de noms tels que DURCKHEIM, BISHOFFSHEIM, BERNHEIM, etc., d'une part, de KOENIGSBERG, KINGSBOURG, LEMBERG, etc., d'autre part. Nous avons déjà mis au compte de l'arbre de JOSEPH les finales en BAUM. Celles en WALD, FELT etc., appartiennent à PHOLET (sauveur), en HAUS à HOS (compatissant), en HAUSEN à HOSON (le « fort »), en THAL à THAL (huteur), en STERN à SOTER (magistrat). Dans STEIN on peut retrouver la notion d'opposition qui se trouve dans SOTON. Les finales des noms allemands portés par les Juifs n'ont indubitablement point fait, dans la très grande majorité des cas, l'objet d'un choix arbitraire.

Il convient encore de signaler le rôle important de l'aphérèse c'est-à-dire de l'ablation de la première syllabe combiné avec la finale MANN pour la formation de noms confusifs avec des noms de métier. MUEL pour SAMUEL donnera MUHLMAN, KOB pour JACOB subira une mutation consonnantique très régulière dans KAUFFMAN (qui peut être aussi la traduction du SOHER hébraïque), etc...

**

Ce n'est point seulement dans l'emploi des formes translatives ou allégoriques, de leurs dérivés et de leurs combinaisons qu'il faut rechercher les moyens auxquels les Juifs eurent recours pour se procurer des noms de tout repos. Il faut également tenir compte des méthodes purement cryptographiques, à savoir, d'une part l'usage des signes littéraux et syllabiques et, d'autre part, l'emploi des anagrammes complets et partiels.

Ces acrobaties si directement utilitaires répondaient en même temps à la prédilection que les Juifs ont de tout temps montré pour la magie graphique dont ils ont été, sinon les inventeurs, du moins les grands initiateurs, à ce point qu'on peut dire qu'elle leur est comme consubstantielle.

Les sociétés du type archaïque — et le ghetto ainsi que son prolongement moral, la synagogue sont bien des immigrations croupissantes — sont restées trop proches des sociétés dites primitives pour ne pas être de-

meurées accessibles aux superstitions les plus communes aux groupes humains élémentaires. L'étroite interdépendance de l'objet — chose ou être — et du nom, la croyance aux maléfices nominaux (encore partagée par les adeptes de la magie, plus nombreux qu'on ne le croit dans nos sociétés civilisées), la crainte des envoûtements, ces pratiques vieilles comme l'espèce humaine, firent apparaître, de tout temps et sous tous les cieux, la nécessité du secret du nom. Les peuples, les tribus, les clans et les individus se complurent à avoir deux noms, l'un secret, l'autre à l'usage des étrangers. Ainsi les maléfiques, se trompant d'adresse, en étaient pour leurs frais. Ce trait universel de la mentalité primitive a été constamment observé chez les Hébreux. Et le Judaïsme post-chrétien n'ayant pas tardé à sombrer dans la magie littérale interprétative et ergoteuse à l'infini, toutes ses vingt deux lettres, de l'*aleph* au *tau*, connurent de belles sarabandes. Il n'est point besoin d'être un apprenti sorcier pour avoir ouï parler des formules kabbalistiques dont le tétragramme et l'abracadabra sont les prototypes les plus connus. Comme l'ésotérisme le plus hermétique desdites formules a été tout de même galvaudé, on pourrait en citer bien d'autres. Mais nous n'avons point le dessein d'explorer des arcanes dont la connaissance n'est nullement nécessaire à nos présentes recherches. Il nous suffira de noter que les kabbalistes attachent un sens secret et une vertu particulière à toute lettre et qu'ils en arrivèrent à compter celles de chaque livre de la Bible, puis la Bible toute entière, pour en découvrir les centrales, révélatrices à leurs yeux d'une signification cachée. Aux *xiii^e* et *xiv^e* siècles, cette très grande époque du judaïsme ratiocinateur, de nombreux rabbins se consacraient encore à l'explication du « sens mystique des lettres et des racines kabbalistiques » — comme en témoigne toute une riche littérature. Il est fort significatif que c'est parfois dans les acrostiches finaux des manuscrits hébraïques que l'on découvre les noms déjà déguisés de leurs auteurs. Aussi bien toute la troisième partie de la Kabbale, la *THEMURA*, c'est-à-dire la Mutation, est-elle consacrée au système des combinaisons littérales. Depuis le haut moyen âge jusqu'à nos jours, tout le Talmudisme s'hypnotisa sur la danse des signes graphiques. Une des plus admirables eaux-fortes de *REMBRANDT* constitue bien un document singulièrement révélateur de cette véritable psychose. Elle est connue, on ne sait pourquoi, sous le nom de « Docteur *FAUST* ». En réalité, le maître du clair-obscur, dont la technique, ce jour-là, s'est véritablement surpassée, a représenté un Juif de la synagogue, avec son bonnet et son châle rituel, contemplant d'un regard aigu l'apparition rayonnante du tétragramme tout encerclée de formules cryptographiques.

Sans doute convient-il de rechercher une des causes de cet instinct permanent du Judaïsme dans la morphologie même de l'hébreu écrit. Le système de flexion interne, par mutations vocaliques, des racines trilittères, le dédoublement phonétique de nombre des consonnes et, enfin, la transcription « en miroir » de l'hébreu dans les langues européennes, tout cela a dû faire naître l'idée que les lettres étaient de leur nature vouées à tous les chassés-croisés. Pourtant la linguistique hébraïque étant essentiellement caractérisée par l'invariable ordonnance de trois consonnes des racines, c'est

bien à un processus d'ordre magique qu'il faut en imputer la dislocation littérale.

De nos jours cette méthode est celle à laquelle a le plus volontiers recours le Juif qui éprouve le besoin de déguiser le nom sous lequel il a été tout d'abord connu. Mais bien avant que l'emploi s'en généralisât, un système tout différent fut surtout employé. On ne saurait le dire anagrammatique, car dans un tel cas les lettres doivent se retrouver toutes dans le nom forgé, non plus que cryptographique puisque ce terme s'applique à la substitution à chaque lettre d'un signe de convention. En réalité nous nous trouvons en présence d'un système de « sigles », c'est-à-dire d'un groupe d'initiales.

On peut dire sans se tromper que beaucoup des noms hébreux les plus répandus ont leur « sigle ». Et s'il nous faut donner des exemples probants en voici déjà un qui, à lui seul, est triplement révélateur du mécanisme que nous avons entrepris de démontrer.

En 1605 vivait à Nuremberg un nommé *JULIO CONRADO OTTONE*, qui de nos jours s'appellerait *M. JULES CONRAD OTHON*, c'est-à-dire de noms pour un tiers latinissime et pour les deux autres bien germaniques. Or, il se trouve que le susnommé est l'auteur d'une grammaire hébraïque, ce qui, ma foi, ne voudrait rien dire en soi, puisque nous-même avons eu la curiosité de nous pencher sur cette branche de la linguistique sémitique. Oui, mais voilà, notre homme était, aussi, rabbin. Alors, on doit tout de même préjuger qu'il appartenait bien à l'une des douze tribus.

Dans ces conditions, il convient que nous discernions les « sigles » qui furent complétés des phonèmes parasites nécessaires à la coïncidence du nom forgé avec un nom indo-européen, opération qui aboutit à la confection d'un nom « judéophile ». En l'espèce nous trouvons *JUDAS*, *COHEN* et *OTHONIEL*. Notre rabbin était connu dans sa communauté sous le nom de *JEHUDA BEN COHEN BEN OTHONIEL*.

Comme cet exemple si probant a tout de même besoin d'être recoupé, nous noterons encore qu'en 1391 un talmudiste notoire, le Rabbin *LEON DE BAGNOLS* n'était connu que sous le nom de *RALBAG*, que le célèbre *RASCHI* n'était autre que *RABBI SCHALOM BEN ISAAC* et que l'illustrissime *MAIMONIDES* (*RABBI MOSES BEN MAIMON*) fut révéralé par la synagogue sous le vocable de *RALBAM*.

B, initiale de *BEN* (fils) entre dans des combinaisons innombrables. *BACH* et *BASCH*, par exemple, sont des sigles de *BEN ACH* ou de *BEN SCHALOM*. Mais il est encore plus fréquent dans la composition des sigles syllabiques. Le préfixe *BAR* (ou *BR*), correspondant à *BEN RABBI* et que l'on trouve dans les *Evangelies* dans les noms entre autres de *BARTHELEMY* et de *BARABAS*, entre dans la formation d'une série considérable de noms juifs. *BARNUM*, *BERGSON* et *BERLITZ* signifient respectivement *BEN RABBI NAHAM*, *BEN RABBI GERSON* et *BEN RABBI LEVI TZADEK*. Quant à *BRISAC* et à *BRUHL*, il faut y lire *BEN RABBI ISAAC* et *BEN RABBI UHL* (de *HUL*).

Notons encore que la finale *TZ* est l'abréviation de *TZADEK* qui veut dire le juste ou de *TZIBBOUR*, le trésorier de la communauté. C'est ainsi qu'on retrouvera dans *KATZ*, le *KOHEN TZADEK*, c'est-à-dire le prêtre juste.

C'est précisément la vieille habitude de ce système de sigles littéraux ou syllabiques qui a mis en telle faveur chez les Juifs le port, comme patronymes, de nos noms de baptême. Presque tous y ont passé. On comprend que par à peu près AMSCHEL soit devenu ANSELME et qu'ISIDORE ait couvert tantôt ISRAEL et tantôt ISAAC. Mais on s'étonnera et bien à tort que si souvent la présence d'une même initiale ait paru suffisante aux yeux d'un quelconque « pollack » puisqu'au XIII^e siècle d'illustres rabbins en jugeaient de même ! Et puis quand on se décide à changer de nom il est bien agréable de n'avoir point à faire gratter les objets qu'on peut avoir à son chiffre.

D'aucuns seront sans doute tentés de voir dans les lectures des « noms à sigles » des conjonctures bien souvent arbitraires. L'hésitation peut être, certes, de simple prudence dans le domaine d'une telle recherche, mais seulement lorsqu'il s'agit de donner avec certitude la clef d'un cas particulier. La même combinaison de sigles peut en effet s'appliquer à plusieurs noms. Pour traduire des combinaisons comme S. D. N. il fallait savoir qu'elle désignait la défunte assemblée genevoise, sans quoi on aurait aussi bien pu y voir le Syndicat de la Dentellerie du Nord. Mais dans les noms juifs ainsi formés on ne se trouve pas, le plus souvent, en face seulement d'initiales. Il n'en reste pas moins que, pour éviter la lecture erronée de sigles coextensifs à plusieurs noms, des renseignements sur la date d'apparition du nom étudié et sur son lieu d'origine sont bien souvent fort nécessaires.

Un autre système de transformation de leurs noms a été aussi employé par les Juifs et dès une époque fort reculée. Le nom de GORDON, paraissant dès le XIV^e siècle, qui vient de GAR (étranger) et de DAN (juge) et qui a été francisé en GOURDON est regardé en Israël comme un anagramme du nom de la ville de GRODNO en Russie Blanche ; preuve qu'on y connaît bien l'ancienneté d'un moyen de se déguiser qui d'ailleurs s'est surtout généralisé de nos jours. Les noms juifs anagrammatiques peuvent être simples, (ex. : WEIL, VIEL, etc. pour LEWI), ou composés par l'adjonction de lettres parasites (ex. : OLIVIER). Pour nous en tenir au cas de LEVY nous noterons que dès 1523 nous avons trouvé la forme WEIL, et qu'en 1685 un Manuel LEVI prenait le nom de VALLE. En 1696 un de VILLAGES qui portait pour armes le sceau de Salomon était, sans aucun doute un LEVI. On peut dire qu'un grand nombre de noms français portés par les Juifs et qui contiennent dans un ordre quelconque les quatre lettres en question sont des anagrammes enrichis de LEVI. Nous nous sommes assuré par la lecture du JOURNAL OFFICIEL du 23 Décembre 1939 de l'exemple précité d'OLIVIER. Et nous n'aurons pas le sentiment de nous hasarder beaucoup en assignant une même origine à des noms tels que VIRGILE, SYLVESTRE, HORVILLEURS et quantité d'autres.

Les COHEN et leurs dérivés ont fourni beaucoup d'anagrammes. Les noms commençant par CHEN, CHAN et, devant un P ou un B, CHAM peuvent souvent leur être attribuées. Mais c'est surtout dans leur cas qu'il faut se garder d'affirmer à la légère, puisque certaines racines hébraïques sont coextensives à ces anagrammes. CHAM, par exemple, peut venir de CHAIM,

forme allemande très fréquente de HAYIM ou encore de CHEM qui équivaut, par mutation vocalique, à SEM. Nous savons que le metteur en scène CAHEN a anagrammatisé son nom en CHENAL. Mais ce nom eut pu être aussi la forme théophorique de SCHONN (rouge). De même CHANTAL peut être la traduction de ZAMOUR ou de SCHOR (chanteur) autant que l'anagramme de CAHN. Nous pourrions citer beaucoup d'autres exemples de confusions possibles. Mais la fréquence de telles incertitudes ne saurait infirmer en soi le rôle important qu'il convient de reconnaître aux anagrammes dans la formation des noms portés par les Juifs. Pour ne pas abandonner tout de suite nos CAHN dans l'incertitude où nous venons de plonger leurs avatars, nous noterons pour la pleine édification du lecteur que nous avons lu, de nos yeux, dans l'OFFICIEL qu'un d'entre eux avait décidé de s'appeler CHRISTIAN. Son ancien nom juif est inclus avec toutes ses quatre lettres dans les initiales et les finales qui encadrent un RISTI parasite.

Nous nous limiterons à quelques exemples notoires ou vérifiables de combinaisons anagrammatiques. Comment douter que le nom bizarre de COUYBA, illustré par un ministre de la République, vient de l'hébreu ABOUCAYA (le conquérant), quand on sait que ce politicien signait du pseudonyme de BOUKAY. Un autre chansonnier, du nom de DREYFUSS, se mua en DE FURSUY, avant que de laisser tomber sa particule de fantaisie. André LEVY s'était baptisé ARNYVELDE. Charles TRENET s'appelle, on le sait NETTER, et Pierre HUMBLE se dénomme BLUM. M. PLANTAGENET — ni plus ni moins — cache dans ce grand nom son vieux patronyme d'ENGEL, sans doute parce qu'il veut dire anglais. Enfin chacun peut s'assurer par l'Annuaire du Téléphone de l'existence d'un M. NALPACK-KAPLAN dont le double nom est tout un aveu.

Qu'on ne se récrie point qu'il s'agit là de pseudonymes où toutes les fantaisies sont permises. Ceux-là deviendront facilement des patronymes d'état civil. D'ailleurs le Juif ne saurait établir une telle distinction puisque son nom « ad usum goyi » est déjà un nom d'emprunt ! Ses « pseudonymes » il les choisit méthodiquement et lorsqu'ils ne sont point des anagrammes ils n'en sont pas moins judeophores. LAJEUNESSE est la traduction de l'allemand JUNG (de JONEK, le rameau tendre). MAUROY vient de MEREIA (ami), HUTIN de HOTHON (gendre). Et tout à l'avenant.

Il y aurait toute une longue étude à consacrer à ce fameux Décret Impérial du 20 juillet 1808, dit de Bayonne, dont l'importance fut si grande sur l'avenir de notre pays. Il n'est point douteux qu'il a puissamment contribué au « camouflage » des noms juifs, en soi si conforme à l'instinct et à l'intérêt des Juifs, et dès lors légalement systématisé. Il interdisait, en effet, le port des noms bibliques, et des noms de ville sauf en cas de possession antérieure notoire. Beaucoup de Juifs s'en tirèrent en modifiant l'emplacement des lettres composant leurs noms interdits. Ils eurent ainsi recours aux diverses combinaisons anagrammatiques que nous venons d'étudier rapidement. Mais d'autres aussi amputèrent leur nom. Les officiers de l'état-civil refusaient d'inscrire un LEVY ou un MOISE, mais acceptaient sans sourciller un LEVEQUE ou un MOINE. D'autres, enfin, se contentèrent de garder

l'initiale et la finale de leurs noms, d'ailleurs, dans le cas de LEVY notamment, souvent suffisamment spécifiques. D'où tant de LAMY, de LORY, etc. L'essentiel était, pour reprendre la remarque d'Edmond LE BLANT, de « voiler pour les étrangers un vocable hébraïque traduit ou rappelé conventionnellement et que les Juifs doivent seuls reconnaître ».

Tous les systèmes si différents que nous avons dû résumer de façon si sommaire, — alors que chacun d'entre eux donnerait la matière d'une thèse en doctorat ! — ont été employés ou bien seuls ou bien concurremment. Nous avons précisé, au fur et à mesure des présentes notes, que le THARBITH ou l'usurier juif s'était phonétiqué en TREBITSCH et mimétisé en TREVoux. Puis ce nom « de ville » s'est identifié par mutations successives avec DREYFUSS qui veut dire « trépied » et qui, par anagramme, a donné DE FURSY. Autre exemple : le SOHER hébraïque et le KOB aphérétique de JACOB peuvent donner également KAUFFMAN lequel sera traduit par MARCHAND ou « francisé » en CAUFMENT. Dans le domaine de l'onomastique juive il faut s'attendre à se trouver constamment en présence de racines ou de termes coextensifs, ainsi qu'à constater l'emploi simultané ou successif de différents systèmes en même temps que l'influence des lois linguistiques fort diversifiées. Le chercheur est néanmoins en mesure de dégager des principes généraux et d'établir des « castypes » bien déterminés. Pour le reste, c'est fort souvent qu'il se trouvera en présence de noms que pour emprunter aux héraldistes un terme qui fait bien notre affaire, nous appellerons « à enquerre » (à enquête).

Nous discernons des « noms à enquerre » dans tous les patronymes de consonnance française mais qui sont ou ont été portés par des Juifs, et dont le radical coïncide avec une racine hébraïque. Ces patronymes, tout conformes qu'ils puissent être à la graphie et à la phonétique de la langue française, ont cependant une

contexture qui, dans l'ensemble, leur est spécifique. Mais le domaine des patronymes français a été, depuis un siècle et demi, si adultéré et abâtardi, que nos yeux sont habitués à des graphies et nos oreilles accoutumées à des sonorités qui eussent tout de suite paru fort bizarres à nos pères. Il ne s'agit point seulement des noms, comme on dit, en « éternuement » ou « à coucher dehors », mais bien de ceux-là qui ont été forgés tout exprès pour donner le change et qui, aujourd'hui, en effet, le donnent bien. Un linguiste un tant soit peu versé dans une recherche si particulière, arrivera très vite à les dépister. Il devra dès l'abord tenir pour suspect tout patronyme qui n'était point porté notoirement chez nous avant la Révolution. Et comme dans leur grande majorité les familles françaises furent représentées par tout au moins un de leurs membres lors de la grande révision des armoiries nobles et bourgeoises de 1696, c'est par les tables alphabétiques des registres des généralités qu'on pourra souvent commencer une telle enquête qui ne saurait, d'ailleurs, se limiter au domaine purement onomastique. Dans la plupart des cas, en effet, seule la méthode généalogique permettra de conclure avec certitude.

Ce qui postule évidemment l'existence de cet *Office de l'Etat Civil Familial* dont nous avons ici même et depuis plusieurs mois préconisé inlassablement la création. Il est indispensable que puissent être vérifiées rapidement et sûrement, par la simple consultation d'archives tenues à jour, les ascendances et les origines d'un chacun. Quelles que soient les oppositions auxquelles puisse se heurter notre proposition, nous avons la profonde certitude de son aboutissement inévitable. Toute une législation a d'ores et déjà posé ce principe que des « preuves » ethno-raciales doivent être fournies par quiconque aspire à l'exercice de fonctions publiques. On ne saurait longtemps s'en tenir aux seules déclarations, fût-ce « sur l'honneur » des intéressés.

LES NOMS HÉBRAIQUES

par Armand BERNARDINI

Membre de l'Institut International d'Anthropologie

Nous sommes heureux de publier un des principaux chapitres du *Traité d'Onomastique juive* d'Armand BERNARDINI, qui paraîtra incessamment.

Nous nous proposons d'entreprendre au cours de ce chapitre un inventaire aussi complet que possible des noms purement hébraïques, c'est-à-dire de ceux dont l'origine biblique ou le radical hébraïque restent immédiatement discernables au linguiste sous les déformations qui les ont plus ou moins altérés.

En distinguant, comme nous allons le faire, les phonèmes (en l'espèce, noms communs, formes verbales ou adjectifs) qui depuis la DIASPORAH ont formé tant de noms de personnes d'avec les noms bibliques stabilisés et consacrés par usage, nous encourageons le reproche mal fondé de ne point observer les règles d'une saine taxonomie. Puisque, nous dira-t-on peut-être, les noms bibliques étant tous significatifs, leur étymologie doit être recherchée afin qu'on les puisse grouper autour de leurs radicaux respectifs. Ce qui ne laisse point que d'être vrai en théorie, mais en théorie seulement. Il se trouve, en effet, que des racines jadis fréquemment usitées pour la formation des noms de personnes n'ont plus cours depuis longtemps dans l'onomastique juive port-biblique, la seule dont nous ayons à nous occuper. Le juif pérégrin porte ou bien le nom d'un véritable « patron » patriarche, roi ou prophète, ou bien, un de ces vocables généralement propitiatoires ou flatteurs dont on ne saurait guère rattacher la vogue à des réminiscences testamentaires. A quoi bon vouloir sonder la généalogie linguistique des éléments de ces catégories si différenciées ? Faudrait-il donc pour situer à sa place le nom d'ISAAC (qui signifie « il a ri ») mettre en fiche le verbe TSOK dont il dérive mais qui n'a pas autrement proliféré. SACHS, par exemple, est un diminutif direct d'ISAAC et non une forme dudit verbe.

Il convient, croyons-nous, de répartir l'ensemble des noms hébraïques en neuf grandes catégories dont on trouvera plus loin les caractéristiques :

- A — les noms théophores
- B — les noms sacerdotaux et confessionnels
- C — les noms rabbiniques
- D — les noms propitiatoires
- E — les noms totémiques
- F — les noms de parenté
- G — les noms de splendeur (puissance et beauté)
- H — les noms de métier
- I — les noms de couleur

L'immense majorité, sinon la quasi-unanimité des noms hébraïques rentrent dans l'une ou l'autre de ces catégories.

Nous ne nous dissimulons pas que notre travail n'est point à l'abri de toute critique.

C'est d'ailleurs un fait bien admis que toute taxono-

mie soit nécessairement, à quelque degré, partielle. Parce que c'est une véritable gageure que de vouloir donner des cadres rigides et tout idéaux à la vie (les mots ont leur vie) qui est de sa nature, toute exubérance. En l'espèce, il se trouvera souvent qu'un nom soit co-extensif à plusieurs des catégories précitées. Puisque un nom biblique, comme DANIEL est en soi un théophore. Et qu'un autre théophore comme RAPHAEL devra être aussi regardé comme propitiatoire. Remarquons encore que LEVY est tout à la fois biblique et sacerdotal, qu'ARIEL (« le lion du Très Haut ») est totémique autant que théophorique. Et ainsi de suite.

Nous avons néanmoins le sentiment que, par notre inventaire si incomplet qu'il puisse être et notre classification si imparfaite qu'elle apparaisse, nous avons de notre mieux déblayé notre terrain et frayé de bons sentiers aux chercheurs.

LES NOMS THEOPHORES

Les noms théophores (c'est de ce terme particulièrement heureux qu'Ernest RENAN a désigné les noms qui portent en eux celui du Seigneur) sont très spécifiquement hébraïques. Ils sont formés par l'affixe EL, qui est le pronom de la troisième personne du singulier représentant d'une façon vague le nom de la Divinité. On le trouve quelquefois en préfixe (par exemple dans ELEAZAR qui veut dire « Dieu est le secours ») mais presque toujours en suffixe. On trouve des noms théophores en très grande quantité dans tout l'Ancien Testament. Nous nous bornerons à citer parmi les plus connus ceux d'EMMANUEL (*Dieu est avec nous*), de DANIEL (*Dieu est mon juge*), de SAMUEL (*Dieu m'a exaucé*), de RAPHAEL (*Dieu guérit*) et de SCHALTIEL (*Dieu est puissant*), etc.

La présence d'une finale dans tant de noms actuellement portés par les Juifs ne sauraient être mise, dans nombre de cas, sur le compte de la formation de formes diminutives. Dans la plupart des cas, on se trouve bien en présence de noms théophores. Ex. : BLUMEL (*il cherche Dieu*), CURIEL (*le bélier de Dieu*), NOBEL (*le prophète de Dieu*), PLEYEL (*Dieu est admirable*), RAVEL (*Dieu est grand*, etc.).

Beaucoup de noms théophores de l'Ancien Testament sont portés de nos jours en patronymes par les Juifs et souvent sous des formes qui les rendent indiscernables aux non-initiés. Ce dont le lecteur pourra se rendre compte plus loin, tant par la nomenclature des noms bibliques que par notre étude sur les systèmes de formation des noms judéophores. Nous nous bornerons à donner ici quelques exemples typiques des

divers processus usités pour les déguiser. C'est ainsi que NATHANIEL a été traduit par THEODORUS. ISRAEL s'est mué en ISIDORE, SAMUEL est devenu MUEL et MOREL. On retrouve EMMANUEL dans MANDEL et ELIESER dans LESER, etc.

Sur quoi nous mentionnerons une antithèse du théophore. SOTON (*l'adversaire*) ne s'écrira pas SATAN mais plutôt SATIN et STEIN. Et, pourquoi pas... CHAUTEMPS?

LES NOMS SACERDOTAUX ET CONFSSIONNELS

Ils ont été, d'une façon générale, jalousement conservés. Certains d'entre eux (ceux de COHEN et de LEVY avant tous autres) furent longtemps les seuls à présenter un caractère héréditaire. C'étaient d'ailleurs bien plutôt des titres que des noms proprement dits. Leurs possesseurs les gardèrent et se les transmirent de père en fils parce que le prestige qu'ils en tiraient auprès de leurs frères ethniques compensaient les inconvénients que leur valaient auprès des goyim leur judaïsme trop criard. Aussi bien, comme nous le montrerons plus loin, leur contexture les rendait fort impropres aux acrobaties qui en d'autres cas vont tout seul.

Oui, un COHEN ou un LEVY c'était jadis un personnage dans son ghetto. A telle enseigne que le compositeur Isidore de LARA, né COHEN, pouvait rappeler qu'étant « enfant prodige » son père le voyant intimidé d'avoir à se produire chez un baron de ROTHSCHILD lui remonta le moral en lui disant : « Va mon fils, n'oublie pas que nous sommes des COHEN et que les ROTHSCHILD, eux, c'est de la boue ».

A tout seigneur, tout honneur. COHEN en hébreu signifie « prêtre ». Ceux-là qui s'appellent ainsi sont l'aristocratie de la tribu sacerdotale de LEVI puisque censés descendre du grand prêtre ARON. Comme nous avons eu l'occasion de le dire plus haut, ce nom s'écrit aussi bien CAHEN, CAHUN, CAHN, COHN, KAHEN, KOHEN, KAHN, KOHN, KUN, CAEN, COEN, CAIN, etc.

On le trouve aussi dans des combinaisons anagrammatiques sur lesquelles il est néanmoins malaisé de se prononcer avec certitude. On doit admettre que les CHENAL et les CHANEL sont des théophores de CAHN. Mais les formes en CHAM devant un P ou un B (ex. : CHAMBERT) doivent être mises au compte de CHEM qui signifie « nom ». Par contre, il est bien acquis, du témoignage du *Journal Officiel*, que des CAHN se sont camouflés avec un souci cryptographique manifeste en CHRISTIAN.

Quant aux LEVY ou LEVI, ils sont, on le sait, innombrables comme les étoiles ou les sables de la mer. Leur nom ne saurait prêter au dédoublement V=B (ex. supposé : LEBY) puisqu'en l'espèce le V est un *vau* et non un *beth*. Par contre, on trouvera par mutation consonnantique des formes telles que LEFI, LAFI, etc. Précédé de l'article, il donne HALEVY.

Les formes anagrammatiques sont très nombreuses. La série des WEIL, VIEL, VEIL, lui est, dans les temps modernes, coextensive avec les transcriptions de BA'AL (ou VA'AL) de beaucoup plus ancienne. Par contre VELY et YVEL lui appartiennent en propre. Et bien souvent, l'anagramme s'enrichit de lettres parasitaire comme dans SILVE, OLIVE, REVYL, VIRGILE, etc.

Toute une gamme de noms commençant par LEV est à mettre à son compte. Ex. : LEVALLOIS, LEVILLIER, LEVISALLES, LEVILLION, etc.

Beaucoup de noms commençant ou se terminant par VILLE, (VILLERS, CHAMPVILLE, DORVILLE, etc.) sont des Judéophores de LEVY. Le même nom se retrouve par encadrement dans les noms de quatre lettres à initiale L et à finale Y. Ex. : LETY, LORY, LAMY, etc.

Dans les pays de langue slave on trouve LEWIN, chez les anglo-saxons LEWIS et les noms commençant par LAW (ex. : LAWSON, LAWRENCE, etc.)

La hiérarchie lévitique comprenait les prêtres (COHEN) ou sacrificateurs (SCHOHET) et les lévites proprement dits, à savoir les chanteurs et les portiers.

Le SCHOHET se retrouve en allemand dans la série des SCHAECHTER, SCHECHTER, SCHOCHTER, etc.

Les chanteurs ont été désignés sous différents noms et notamment par :

- a) SCHOUR et SCHOR qui ont donné SCHEUREF, SAURER, SCHURE, etc.;
- b) POROT qui a donné PERET et FROT ;
- c) ZAMOUR qui a donné en espagnol ZAMORA et en allemand ZIMMERMAN;
- d) HAZZAN, moins malléable mais qui a donné néanmoins HESSEN.

Tous ces noms ont été traduits en allemand par SINGER et CANTOR d'où CANTEL, KANDEL, etc., et en italien par CANTARINI.

Le disciple (THALMID) deviendra conformément à un processus constant THALAMAS.

Le sabbat (SCHABOTH) et son observateur le SABATAI se retrouvent dans SABATIER, le pèlerinage (GEROTH, dans GRATHWOHL).

Pour en finir avec le mosaïsme paléotestamentaire disons que HIEKEL coïncide avec HEIKOL (le temple). Et que des Juifs arborent le nom de MENORAH qui désigne le chandelier à sept branches.

Sur quoi nous allons faire un petit tour à la synagogue.

On y joue beaucoup d'instruments de cuivre. Le joueur de trompette, le HATZER transparaîtra dans le nom de HAZARD. Et celui qui en tire un son prolongé (MOSCH) dans celui de MASOCH de triste illustration.

Quant au SCHOFER (le long cor rituel) il contribuera avec SCHOFOR (qui veut dire : beau) à la formation de nombreux noms (voir plus loin) et principalement de SCHEFFER.

Le trésorier (GISBOR) peut donner en français GIBERT et GASPARD.

On le retrouve en allemand dans GUNZBURG, KINGSBURG, GUNSBURG, GINZBERG et GINSBERG. La forme araméenne de GABBAI a donné des noms encore portés de nos jours.

Disons enfin que synagogue se disant SCHULE (école) en yddish des juifs en ont tiré les noms de SCHULER et de SCHULMAN (ce dernier coextensif à SALOMON).

LES NOMS RABBINIQUES

Tombons tout de suite en arrêt sur un nom inconnu, et pour cause, du public, même cultivé et qui est répandu pourtant presque autant que ceux de COHEN et de LEVY.

Ce nom « qui n'ose point dire son nom », ce nom éminemment cryptographique transparait, jusqu'à présent aux seuls yeux du spécialiste, dans une gamme infiniment variée de noms d'aspect indo-européens.

Il s'agit ni plus ni moins de l'appellation que s'est donné la secte déicide des pharisiens.

Le juif confessionnel est aujourd'hui (à l'exception des *karaites*, lesquelles n'existent plus qu'en petit nombre dans la seule Crimée) un talmudiste bien plus qu'un rabaïsiste. Or Talmud et Pharisaïsme s'identifient parfaitement puisque ce livre sacré des juifs est l'œuvre de cette école théosophique judéo-chaldéenne. Il était donc inévitable que le nom de celle-ci ait marqué son empreinte sur l'ononastique juive.

Pharisien vient de PORES ou PHORES qui veut dire « expliquer ».

Ce nom de CAHEN est indéguisable du fait qu'il ne contient pas de consonnes dédoublables. Il en est de même de celui de LEVY. Le PORES, lui, insaisissable au non-juif, se déguise sous cent formes sur aucune desquelles, soyons-en sûr, un rabbin ne se trompe longtemps.

En tenant compte, des dédoublements consonantiques (P=PH ou F comme S=SCH ou CH), et de l'indifférence volcanique on voit que le pharisien se déguisera dans des noms à ossature consonantique en P-R-S, PH-R-S, F-R-S, P-R-SCH, PH-R-SCH et F-R-SCH. Notons encore que nos traits voyelle peuvent donner lieu à syncope. Et que des suffixes peuvent venir s'ajouter aux noms ainsi formés.

A titre d'exemple, nous donnerons un certain nombre de noms qui lorsqu'ils sont portés par des Juifs sont des judéophores du Pharisaïsme. A savoir :

PARIS, PARES, PARISER, PARISIEN, PREUS, PRUSSIEN,

FRISON, FRISEUR, FRESSER, FRISCH, etc...

Pour les nécessités de la phonétisation, on voit apparaître un T final dans les formes FOREST, FURST et FIRST.

Si l'on tient compte de la mutation consonantique du P en B et de l'F en V on s'apercevra que BORIS rentre dans la même famille. On se dira que si Maurice BARRES n'était point juif, un juif néanmoins peut s'affubler du nom illustré par le doctrinaire du natio-

nalisme français. Un VARUS, fils d'une des douze tribus, peut avoir emprunté son nom au général des fameuses légions exterminées par les Teutons.

Notons encore que PESCHOR, qui veut dire, explication a donné entre autres noms celui des frères FISCHER (Max et Alex) ces lugubres humoristes.

Primus inter pares, l'appellation éminemment rabbinique est celle qu'illustra au II^e siècle de notre ère ce fameux rabbi MEIR dont le nom ne signifie rien moins que « celui qui éclaire ».

Et comme, en Allemagne MEIER (qui étymologiquement procède du MAJOR latin) signifie métayer et se retrouve onomastiquement sous les formes MEYER, MEIJER, MAYER, etc., les Juifs s'empressèrent de profiter d'une homophonie prêtant si parfaitement à confusion.

D'où tant de MEYER et de MAYER qui ne sont que des MEIR camouflés. Et aussi tant de SCHWARZMEYER, de SCHOENMEYER, de MEYERHEIM, etc.

Un certain nombre de mots hébreux se retrouvent dans des noms portés par des Juifs et qui peuvent être regardés comme d'origine rabbinique. A savoir :

ONOR (il enseigne) se retrouve dans AMAR.

BOER (il explique) dans BAUER.

BOLOS (ou VOLOS) (il cherche) dans VALES, WALLASCH, etc.

GOLOH (il révèle) dans CALOT.

GO'R (il réprimande) dans GOHIR.

DABER (il pense) dans DEBRE, DEBRAY, etc.

DA'A (pensée) dans DAY, DAI ou DAYOT, etc.

Un autre rabbin, HILLEL, guère moins célèbre que le susdit MEIR a été mis également à contribution. Mais du fait qu'il se prête beaucoup moins bien à des formes confusives son apport est limité d'autant.

LES NOMS PROPITIATOIRES

Les noms propitiatoires ou bénéfiques sont évidemment assez nombreux et il peut paraître arbitraire d'en limiter l'étude à cinq types principaux. Mais ceux-ci gouvernent à eux seuls un large secteur de l'ononastique judaïque et tels autres dont nous serions tentés de tenir compte sont coextensifs à d'autres catégories (noms de splendeur, de richesse et de puissance) où ils ont leur place mieux marquée.

Le nom si fréquent de : RAPHAEL (Dieu guérit) donné aux malades en danger de mort a déjà été mentionné comme exemple de nom théophore.

Nous nous limiterons donc à quelques remarques sur les noms de BARUCH, HAYYIM, MENAHEM, PHALET, MASAR.

BARUCH (béni) a été très fréquemment traduit par BENOIT, BENOÏST, BENEDICT, BENEDITE. En italien il a donné BENEDETTI et en anglais BENNET et BARNET. Il a donné en allemand des formes à ossature consonantique en BRK et BRG dont BRUCK, BERG, BURG sont les principales. En français il s'est déguisé sous les formes de BART et de BARD.

HAYIM (Vie) autre nom propitiatoire donné aux malades en danger de mort et de beaucoup le plus répandu

s'écrit fréquemment HAYEM, HEIUM, HEIM et (par mutation de l'aspirée en chuintante) CHAIM.

Les formes translatives sont particulièrement anciennes et fort répandues. On trouve notamment — en France. — VITAL et VIDAL (de nombreuses familles françaises doivent aussi leurs patronymes à plusieurs saints de ces noms et notamment à Saint VIDAL, martyr à Ravenne) et aussi VIVANT. En Espagne des VIVANTE et BIBANTE. En Italie des VITALI.

MENAHÉM (le consolateur) a fort souvent pour doublet assez arbitraire le théophorique MANUEL. Ses formes abrégatives sont également MAN et MANDEL. Quant à PALET ou PHALET (le sauveur ou le sauvé) il se retrouvera dans des noms à ossature consonantiques en PLT, FLT, qui donnent par des mutations très régulières, BLT, BLD, FLD, VLD et VLT.

Exemples : BULLIT, BILD, FULD, FELD, VELD et VELT.

Quant à MASAR (heureux) il correspond le plus souvent à tous les MOSER, MAUSSER, etc. Considérés souvent à tort comme des dérivés de MOSES et MOSSE (MOÏSE). Il peut donner en français MACHARD.

Si MOZART était juif, comme on l'a souvent affirmé, c'est cette signification hébraïque qu'il faut donner au nom qu'il a illustré. On sait que la tragédienne RACHEL était née FELIX (traduction latine de MASAR) ROSA BONHEUR dissimulait sous son nom de consonance si française le même porte-chance.

Les quatre premiers des noms propitiatoires donnent les quatre finales de noms juifs les plus répandues. A savoir : BERG (ex. : ROSENBERG, GOLDENBERG, LOEWENBERG, etc.) BURG et BRUCK.

HEIM (OPPENHEIM, BISCHOFSEIM, DURCKHEIM, etc.).

MAN (HOLDMAN, NORDMAN, etc.).

FELD (ROSENFELD), VELT, (ROOSEVELT), etc.

Nous aurons l'occasion de nous étendre plus loin sur cette question capitale que nous venons d'effleurer et qui est celle de la judéophilie des affixes germaniques des noms portés par les juifs. Mais pour l'édification du lecteur il suffira de noter d'ores et déjà que des membres de la même famille ont usé indifféremment de formes en BURG et en BERG (ex. GUNZBURG et GUNZBERG) ou en BURG et en BRUCK (ex. HARDENBURG et HARDENBRUCK).

Les finales abrégatives de BARUCH se retrouvent dans trois familles répandues et typiques de non juifs confusifs avec des noms aryens. A savoir :

1° LOM BARUCH (le peuple béni) ou LOMBAR est devenu : LOMBARD, LAMBERT, LEMBERG, LIMBOURG, LIMBORCH, etc.;

2° CHOM BARUCH (le nom béni) ou CHOMBAR est devenu CHAMBARD, CHAMBERT, CHAMBORD, SCHOENBERG, SCHOMBOURG, etc.;

3° HOM BARUCH (le compatissant et le béni) ou HOMBAR est devenu HUMBERT, HAMBOURG, HOMBERG, etc.

Notons enfin deux noms encore fréquents en pays d'Islam. CHEM TOB (le bon nom) s'hellénise en KALONYMOS (d'où KALMAN). Et MAZAL TOB (la

bonne étoile) qui en Provence est devenu ASTRUC, TRUC... Et OUSTRIC.

LES NOMS TOTÉMIQUES

Les noms totémiques que nous serions tentés d'appeler plus exactement zoq-allégoriques si nous n'avions pas conscience de l'inconvénient des innovations terminologiques non indispensables, sont, chacun l'a déjà compris des noms d'animaux ou de plantes, c'est-à-dire de « totems ».

Est-il sûr que la religion primitive des Hébreux ait été fondée sur la croyance d'une origine animale ou végétale de l'humanité ? Le pan-totémisme qui fut il y a un demi-siècle la « tarte à la crème » d'une sociologie sorbonnarde et enjuivée apparaît aujourd'hui comme un système vieilli — comme toutes les explications générales et simplistes lorsqu'elles prétendent s'appliquer à l'infiniment complexe — et se voit battue en brèche par un monde d'observations qui les contredisent. Aussi n'employons-nous ce terme de totem que dans son sens le plus généralement reçu par le grand public, qui est celui non d'ancêtres-dieux animaux ou végétaux mais simplement de symboles identificateurs des tribus et des clans.

Or il se trouve que de nombreux noms bibliques sont empruntés à la faune et même à la flore. Il était donc inévitable que fût posée la question du totémisme hébraïque. C'est ce que ne manqua pas de faire, dès 1870, MAC-LENNAN et dix ans plus tard ROBERTSON SMITH qui s'était inspiré des travaux de Sir James FRAZER, l'instaurateur dans l'Histoire des Religions de la méthode comparative. Ensuite JACCS fut à même d'établir une liste de 84 noms portés par cent vingt personnes de la Bible et qui sont directement totémiques. C'est ainsi que CALEB, ZEEB, OREB, veulent dire respectivement, chien, loup et corbeau et que LEAH signifie la gazelle, DEBORAH, l'abeille, et ZIPPORAH, l'oiseau, etc. Tout cela pourrait n'être qu'allégorique, poétique, et « oriental ». De telles appellations ont été en usage dans tous les temps et un peu partout sous le soleil. Des noms romains (celui par exemple de CORNELIUS) ont été également empruntés à la faune. Le nom d'ORSO a été longtemps donné en Corse au fils qui venait remplacer un premier-né mort en bas-âge. En Allemagne le nom de WOLFF et en Suède d'ULF (loup) préservait des attaques des loups les enfants qui le portaient.

Mais on trouve dans la tribu d'ASER un clan du renard (les SHOALITES), dans celle de GAD un clan du chameau (les BACHRITES) et un clan du lion (les ARELITES). Enfin et surtout les bénédictions-prophétiques de Jacob-Israël (Genèse 48) et de Moïse (Deutéronome 38) établissent des correspondances entre certaines tribus et certains animaux. Et même si l'on estime que ces correspondances ne sont à l'origine que des comparaisons poétiques, elles ont laissé dans l'esprit des Juifs une empreinte si durable qu'il n'est point possible de leur dénier un caractère tout au moins paratotémique.

On voit dans la première que « Juda est un jeune lion », « Dans le serpent sur le chemin », « Nephthali

une biche en liberté », « Benjamin un loup qui déchire » et « Joseph le rejeton d'un arbre fertile ». Mais, Moïse *dixit*, ledit Joseph a aussi les cornes du buffle et Dan, le serpent, est aussi un jeune lion. Quant à Gad il repose comme un lion.

Ce sont bien à ces vaticinations des grands patriarches qu'il faut assigner la fréquence des noms de HIRSCH, WOLFF, LOEWEN et dérivés dans l'onomastique des ashkénazims, et de LION et LEON, LOPES et CERF dans celle des séphardims. Les tables généalogiques publiées par le *Jewish Encyclopedia* permettent de constater l'extrême fréquence aux *xvi*^e et *xvii*^e siècles des doublets (c'est-à-dire l'usage d'un double nom par un même individu) tout à fait probants à cet égard. Citons notamment ceux de JUDAS-LOEW, de NEPHTALI-HIRSCH, de BENJAMIN-WOLFF et de JOSUE-FALK et ISACCHAR-BEER.

Pourtant il n'est pas douteux que dans de nombreux cas, ainsi que nous l'avons noté par ailleurs, HIRSCH, CERF, WOLFF sont des homophonies de HORESCH (forgeron), SERAPH (serpent) et ALEPH (chef). L'onomastique hébraïque est, répétons-le, complexe et multiforme dans ses modes de formation et bien souvent un même nom de consonance aryenne est à cheval sur plusieurs étymologies.

Sur quoi nous entreprendrons le rapide inventaire des principaux de ces noms totémiques.

Le lion de Juda donne une infinité de formes homophoniques ou translatives, à savoir :

1° — ARI (le peintre ARY SCHEFFER était juif) et ARIE;

2° — LOBI (ou LOVI) donne des formes confuses avec LOEB, LOEW (de l'allemand LOEWEN) et LOEWI (variante de LEVY);

3° — LAICH (ou LAIS) se retrouve dans LEICH, LYS, etc.;

4° — SAHAL d'où SAHEL, SOCHOL, etc.

Mais c'est principalement sous la forme translative que le symbole de la tribu de Juda se retrouve dans les noms portés actuellement par les Juifs. Nous citerons notamment les formes LION, LYON, LYONS, LEON, LOEWEN, LOEBEN, LOEW, LÖEWEL, LOEBEL. On trouve encore toute une gamme de dérivés en LEONINO, LEONARDI, etc. Les formes composées de LOEWEN sont aussi fort nombreuses (LOEWENSTEIN, LOEWENHEIM, LOEWENBERG, etc.).

Le léopard (NOMER) se transcrit régulièrement par NAMUR.

Le loup de Benjamin donne également des formes des deux catégories précitées. C'est ainsi que ZIB (ou ZIV) s'écriera ZEBI, ZEVI, ZIVI, ZVI. Et qu'il se traduira : en allemand par WOLFF, en anglais par WOLF, en espagnol par LOPES (la mère de Montaigne était une LOUPPE, francisation de LOPES) en roumain par LUPESCU.

Le cerf de NEPHTALI (TSEBI) donnera des formes prêtant à confusion avec les dérivés de ZIB (loup). Il y a, en effet, peu de différence pour nos oreilles entre SEBI, SEVI qui appartiennent à l'un et ZEBI et ZEVI qui dérivent de l'autre et les scribes de l'état civil ont pu mêler indistinctement les deux graphies. Notre ruminant se retrouvera dans la série fort riche des

HIRSCH, HERSCH, HIRTZ, HIRTZEL, HERTZEL, etc. Et aussi dans CERF.

Le serpent de DAN, SOROP (ou SOROPH) se liquéfiera en SIROP aussi bien qu'il pourra se métamorphoser en CERF.

Enfin le monstrueux LEVIATHAN, baleine ou crocodile servira d'enseigne au marchand de meubles « garantis pour longtemps ».

Le chien KELEB transparaîtra dans KLEBER (nous ne jettons pas la suspicion sur le célèbre général du même nom) et CALVO.

L'aigle, NESCHER, s'écriera aussi bien NOCHER.

Le bélier, GAR, formera sous la forme KER des noms de consonance fort bretonne (ex. : KER BOET).

NOMS ETHNIQUES ET DE PARENTE

Nous grouperons, afin de ne pas multiplier les subdivisions, les noms ethniques et ceux de parenté dans les mêmes paragraphes.

Le rapprochement n'est pas aussi arbitraire qu'il le peut paraître. Nulle part plus que chez les Juifs, il y a solution de continuité entre la famille, la tribu et la race.

Race se dit en hébreu : THARBOTH. D'où au moyen âge les noms de TARBOT, TRABOT et TREFOUT. D'où à une époque plus récente les DREYFUS (nom confusif avec « trois pieds » en allemand) TREYLIJS, TREFOUS, dont on a prétendu trouver l'étymologie dans les noms des villes de TREVES (les TRÉVIRAINS) de TROYES et de TREVOS. Pour notre part, nous constatons la filiation TRABOT, TREFOUT, TREYFUS qui est parfaitement probante.

Le nom de TREBITSCH, illustré par le fameux agent double anglicisé en LINCOLN a la même origine.

Nous noterons une coïncidence extrêmement curieuse et on en conviendra des plus savoureuses, bien qu'elle n'ait rien d'inattendu si l'on y songe. THARBOTH veut dire *race*, comme on vient de le voir. Mais aussi *usure*...

Juif se dit en hébreu JEHODI. Parmi ses formes translatives nous noterons que l'espagnol JUHEU a pu donner JOUHAUX (nom en soi, plus que bizarre). Et que pour une oreille russe GIDE « Fils » se dit en hébreu comme en arabe BEN, d'où aussi les formes graphiques VEN et surtout VAN. Cette dernière a l'avantage d'être confusive avec la particule flamande.

Le Juif qui a le goût goguenard des antithèses ne pouvait pas ne pas tomber en arrêt sur le nom de GOY. Lequel nom s'est écrit en Angleterre dès le *xvii*^e siècle GEY. On trouve au siècle dernier des GAY à Tunis. GAYMAN (transcrit en français par GUIMONT) est assez fréquent. KEY peut être une forme directe du même nom. Et on nous a assuré, sans que nous ayons pu le vérifier qu'un CAIMAN avait accru d'assez originale façon la faune de l'ononastique juive.

BEN DOR (l'enfant du siècle) s'écriera BINDER autant que VANDER. Le leader socialiste belge VANDERVELDE était un BENDORPHOLET (l'enfant du siècle sauveur). L'écrivain Henri VANDEREM recérait dans son nom un proche symbolisme. De même BENDORBARUK (l'enfant du siècle béni) pourra s'écrire VANDERBRUCK.

Pourtant ces noms sonnent à des oreilles françaises

comme authentiquement flamands, évocateurs qu'ils sont du pays des ghildes et des kermesses. On songe à les étendre à quelque VAN DER PEEREBOOM qui serait témoin au mariage de Mademoiselle BEULEMANS. Oui, mais M. VANDERVELDE, était, dit-on, né EPSTEIN...

La forme BAR pour BEN est extrêmement ancienne. On la retrouve dans les noms de BARTHELEMY, de BARABBAS, etc. Tout récemment encore un BARABRAHAM était autorisé à s'appeler du nom de BAR qui a un petit air bien lorrain. D'autre part, BAR est le sigle de BEN RABBI. Il faut donc s'attendre à trouver toute une série de BAR, BER, BIR, BOR, BOUR avec ou sans finale en T et en D. Mais en même temps BAR veut dire « pur » ou « serein » ; et enfin le nom d'Isacchar a eu pour doublet totémique BEER (ours) souvent écrit BER et dont les noms de BERNARD et de BERLIN seraient, de l'avis de la *Jewish Encyclopedia* des diminutifs.

Pour en terminer avec BEN nous noterons qu'il a été anciennement traduit chez les séphardims par la particule DE. Ex. IZAC DE ZALMAN pour ISAAC BEN SALOMON. Le nom juif encore assez répandu DE BOTTON équivaut à BEN BETEN (le fils des entrailles).

L'enfant, en général, se dit OLOD ou VOLOD (en arabe OUALID). D'où des formes en ALT (ALTMANN) et WALD (WALDBERG).

On connaît l'importance que les juifs attachent au droit d'aînesse, il était donc inévitable que l'idée de primogéniture se retrouvât fréquemment dans les noms juifs. Et de fait le BAKER (le premier né) donne l'étymologie du vaste groupe BICARD-PICARD avec ses variantes en T finales. On trouve fréquemment PICQUER en Alsace, BECKER en Allemagne, BAKER en Angleterre.

On voit que M. de la Fourchardière s'est mépris lorsqu'il a cru pouvoir écrire BICARD dit le BOUIF. Et le titre de son livre, à peine modifié sous la forme de « le Juif dit BICARD » eût parfaitement convenu pour narrer les avatars d'un pollack de Lemberg ou de Vilna promu citoyen de Paname.

Le premier né, en hébreu se dit aussi POTOR, ce qui nous a valu assurément des formes en PETER.

Quant au second fils on l'appellera le MISCHNA. Ses trilitères M-S-N et M-CH-N peuvent se retrouver dans MASSON, MACON et... MACHIN. On a maintes fois affirmé que le maréchal MASSENA était juif. Mais point n'est besoin pour cela de voir dans son nom, comme on l'a fait un anagramme de MANASSE. Si le vainqueur d'Essling était véritablement du sang d'Israël il portait un nom immédiatement hébraïque.

Époux se dit BAAL en hébreu. Ce mot désignant surtout un seigneur, nous en énumérons plus loin les graphies dont la principale est WEYL. Le nouvel époux ou HOTHON deviendra tout aussitôt en français HUTIN.

Le nom de KOROB qui désigne le proche parent pourra s'écrire KORAB et CORAP. Et SCHER qui s'applique au parent en général pousse des formes extensives avec certains dérivés de SAR (seigneur) dont nous avons fait état tout à l'heure (ex.: CHERADAME).

LES NOMS DE SPLENDEUR

Avec la racine hébraïque ROS ou ROSCH (parente de l'abyssin RAS) — qui signifie exactement comme le CAPUT latin, tête, chef et capitaine — et ses dérivés, nous abordons un vaste secteur de l'onomastique juive.

Si de très nombreux juifs portent des noms commençant par ROSEN, ce n'est point comme on se l'imagine parce que leurs pères ont voulu se parer du nom odorant de la reine des fleurs. ROSEN est en soi un vieux nom hébraïque (ROSON signifie « le premier » et ROZON, « prince », et qui a été porté fréquemment par les *achkénazim*. On le trouve notamment sous les formes de ROSENAU, ROSENBAUM, ROSENBERG, ROSENFELD, ROSENTHAL et ROSENWALD qui signifient en allemand le vallon des roses, le rosier, la montagne, le champ, la vallée et la forêt des roses. En réalité ce sont des « homophonies » correspondant à deux mots hébraïques. Etant admis que BERG est la transcription phonétique de BARUK (béné) et FELD (ou WALD) celle de PHOLOT (le sauveur) on s'aperçoit par exemple que ROSENBERG correspond au « chef béni » et que ROSENWALD d'une part, ROSENFELD (ou son équivalent néerlandais ROOSEVELT), s'identifient d'autre part, avec le chef sauveur. Et tout à l'avenant.

Il va de soi que tous ces noms ne sauraient être considérés comme spécifiquement juifs. Bien au contraire nous voyons que de nombreuses et très anciennes familles d'Allemagne purement aryennes portent de tels patronymes. Le premier exemple qui vient tout naturellement sous la plume est celle dont est issue le Docteur Alfred ROSENBERG, le célèbre théoricien du racisme. Il ne s'agit pas, notons-le, de quelques exceptions. Pour s'en convaincre immédiatement il suffira d'ouvrir l'*Armorial Général* de RIETSTAP où sont mentionnées 13 familles du nom de ROSEN, 3 du nom de ROSENAU, 8 du nom de ROSENBERG et 6 du nom de ROSENTHAL. Plus quelque quarante familles principalement des marches de l'Est, du surnom de ROSENFELD, toutes sont aryennes.

Notons que le nom de RACINE (eh oui !) porté par des juifs est une graphie correcte de ROSON. Et que le nom de REICH (qui en allemand veut dire « riche ») correspond directement au REISCH hébraïque qui veut dire chef, tout comme ROSCH dont il est la variante.

Sur quoi nous étudierons deux noms familiers à nos oreilles sous les formes de MOLOCH et de BAAL et qui ne désignent pas seulement les idoles sanguinaires de l'antique Orient :

MELEK (roi) qui peut s'écrire MALIK est un nom très répandu chez les Juifs en pays d'Islam. On trouve très fréquemment la graphie MALCA.

BAAL (seigneur et aussi époux) tient une place des plus éminentes dans l'onomastique judaïque. Que l'on intercale deux voyelles entre les lettres B-L et V-L et on retrouvera d'une part les noms de BAYLE et de BEYLE si fréquemment portés par des juifs et d'autre part la série des VEIL, WEIL et VIEL dans laquelle on a vu à tort des anagrammes de LEVI. Il n'est pas exclu d'ailleurs que des LEVI aient eu recours à un

tel déguisement de leurs noms. Pourtant les formes précitées se rencontrent à des époques où les combinaisons anagrammatiques apparaissent comme des plus rares. Quant au BEL si fréquent dans les noms juifs au moyen âge (BEL-ASSEZ), il faut y voir une phonétisation par à peu près de BAAL.

Passons aux « princes » qui se disent principalement NASI, GAON et ALIF.

NASI ou NASSI, avec l'article HANASSI aurait donné, a-t-on dit, HENNESSY. Ce qui est possible. Notons cependant que le nom illustré par la fameuse firme de cognac coïncide avec celui d'une ancienne maison irlandaise.

Gaon (ainsi se qualifiaient les « princes de la captivité ») peut se retrouver dans les formes de GAIN et de ROAN (ce dernier nom est encore actuellement porté par des juifs algériens).

Enfin ALIF (littéralement le premier) donnera aussi bien un OLAF d'apparence si scandinave, ou un ALF qu'on prendra tout naturellement pour un diminutif d'ALFRED ou d'ALPHONSE.

Seigneur, dans son sens le plus général, se dira SAR. D'où tout naturellement CHAR et CHER. Exemples pour les trois formes : SARRAZIN (pour SAR-RASIN, le seigneur chef) CHAREZIC (pour SAR-ISAAC) CHERADAME (pour SAR-ADAM).

Nous arrivons aux chefs militaires dans le vieux sens de capitaine ou si l'on préfère de général.

CORI (qui vient de bélier avec l'idée de chef de troupeau) s'écrira CURI et théophoniquement CURIEL. KOTSIN deviendra CASSIN. Quant à HOBAS on le connaît universellement sous la forme HAVAS.

Enfin SCHOLISH se retrouve en allemand sous les formes de SCHLOSS et de SCHLOSSCHAUER. En Afrique du Nord, la graphie de CHELLOUCHE est fréquente.

Voici maintenant un certain nombre de verbes impliquant l'idée de puissance et de conquête que nous ferons suivre de leurs phonétisations.

DOROK — il s'élève = DARACQ, DURCK (DURCKHEIM), DRUCK (DRUCKMAN).

DOGOL — il se glorifie = DEGOL et DEGAULLE.

SHOLOT — il domine = SHALIT (nom porté notamment à Tel Aviv).

JOROSCH — il conquiert = JAURES.

JOBOL — il triomphe = JAVAL.

LOKOH — il s'empare = LEKAH (d'où LECA-CHE). MAGER — il anéantit = MAGRE.

MOCHOL — il règne = MICHEL.

TZOLA — il prospère = ZOLA.

Deux des correspondances que nous proposons sont bien propres à faire se récrier certains de nos lecteurs : « Quoi, diront-ils, peut-on sans extravagance suggérer que JAURES et l'ex général de GAULLE seraient du sang d'Israël » ?

Et ma foi, pourquoi pas ? Nous avons contemplé, dans la salle même du café où le trucida Villain un portrait du leader marxiste qui ne déparerait en rien une iconographie du rabbinat. C'est avec l'argent d'une douzaine de banquiers juifs qu'il fonda l'*Humanité*. On nous alléguera qu'il laissa baptiser sa fille avec de l'eau

du Jourdain ? Ce à quoi nous nous bornerons à rappeler, d'abord que des sectes juives se sont réclamées de Saint Jean-Baptiste (des Pharisiens même ayant été immergés dans le ruisseau palestinien). Ensuite que les Juifs qui conservent pieusement quelques pincées de la terre des ancêtres peuvent bien tenir en même dévotion quelques gouttes d'eau d'identique origine.

Quant à De GAULLE — dont le nom est introuvable dans les répertoires et de l'onomastique et de la toponymie française — il brille également par son absence dans les armoriaux. Ayant eu l'occasion d'insister sur l'étrangeté de son cas dans le *Matin*, nous avons pu constater que les réactions de ses partisans les mieux informés étaient sans fondement aucun.

Pour en terminer avec les noms impliquant une idée de puissance, nous noterons que KEREN (force) s'est écrit KERN et sans doute CARON. Et, en russe, KERENSKY.

Que HOSON (force) correspond à HAUSEN et HESSEN, enfin que THAL (hauteur) se retrouve dans les noms de THALMAN, ROSENTHAL, LOWENTHAL, etc., et dans celui de VAN THAL fréquemment porté par les Juifs des Pays-Bas.

Le riche qui, pour les juifs, plus encore que chez les autres peuples synonymes de puissant, le OSCHIR traduit son nom en ACHARD, OSIRIS, etc.

L'idée de pureté se retrouve dans les noms suivants :

1° BAR dont les graphies sont co-extensifs à celles du groupe dérivé de son homonyme BAR (fils).

2° KOSCHER d'où KAYSER, COSSER, etc.

3° NOBOR d'où NAVARRE, NEVERS, NOVARE, NAVYR, etc.

4° HAP d'où HEPP et HOFF.

La notion de droiture et d'orthodoxie se traduit par HAGINO d'où HAGUENAU et HAGUENAUER. On sait que l'étymologie généralement proposée pour « huguenot » — qu'on fait venir de l'allemand « Eidgenosse » ou confédéré — est incertaine. Nous estimons infiniment plus probable que quelque hébraïsant aura puisé dans le vocabulaire juif.

Le juste où le TZADOK, transcrit habituellement par ZADOC, figure par son initiale transformée en finale dans de nombreux noms siglaires. C'est ainsi que SCHATZ veut dire : SCHALOM TZADOK.

Le compatissant HOMAL s'écrira HOMOLLE.

Quant au saint (KADOSCH) qui pourra devenir CADO, il convient de lui attribuer sans hésitation le nom si répandu de KATZ.

Le fidèle, DOBOK, deviendra DUBEC, nom qui a une apparence toute française.

Passons à la beauté. Et nous verrons que :

1° SCHEPER a donné une infinité de noms parmi lesquels nous noterons :

a) Les SCHAPIRO et SCHAPIRA, b) SCHEFFER, c) SCHEPERD, d) SAFIR, etc.

2° POROR se retrouve dans PEREIRA, PEREIRE, FERER,, etc.

3° JOPO s'est écrit JOFFE (nom d'un célèbre bolchevick juif).

4° HIN a formé son patronyme à Henri HEINE.

GODOL (le précieux) se retrouve dans GADALA et pourra s'écrire GIDEL. Quant au trésor, SGOULO, il deviendra SEGAL, SEIGLE, SIGAL et en hongrois

SIKUL qui est le nom des cavaliers des marches frontières.

Disons encore que PROTH (fécond) peut se retrouver dans FROT. Et que MARBE (mot qui inclut l'idée de largesse) est bel et bien devenu MARBAIS et peut être MIRBEAU.

Nous terminerons par quelques remarques sur des noms de matières précieuses, en l'espèce :

a) POZ (or pur) se retrouvera dans PAZ, nom séphardin qui peut être aussi la traduction de SALOMON.

b) SOGOR (or fin) deviendra SEGOR et SEGUR.

c) PANAK (beaume) pourra donner PINCK, FUNCK, etc. FINCKELSTEIN, FINCKELHAUS, etc. sont parmi ses dérivés.

d) NERD (nard) a donné sa syllabe finale à BERNARD. Et aussi les noms de NORDMAN, NORDAU, etc.

Enfin le trésor (NKOT) a donné son nom au fameux NAQUET.

NOMS DE METIER

MARKOLETH veut dire commerce, d'où commerçant. Le nom de MERKAL est assez fréquent. Mais le K se mutant en G nous avons aussi des MARGOLITH et surtout des MARGULIES. D'autre part, MERKAL a pu donner en français MARSAL et MARCHAL. Enfin les formes translatives sont nombreuses : MERCATOR au moyen âge, KAUFFMAN (co-extensif au diminutif de JACOB comme on le verra plus loin). Et MARCHAND. Oui, ce nom si français illustré par le héros de Fachoda a été aussi porté par des Juifs : un grand rabbin de Paris s'appelait ENNERY MARCHAND.

Remarque qui fera sourire, MARGOULIN vient directement de MARKOLETH.

Quant au marchand de bétail humain, il s'appelle en hébreu, tenons-nous bien, le MAKRO. L'étymologie du français « maquereau » restait inexplicée. La voici désormais bien établie. Ainsi des prototypes Juifs ont été les parrains des « maquereaux » et des « margouilins! »

L'artisan, HOROS (ou HOROSCH) a donné des HIRSCH qui rejoignent les HIRSCH totémiques (le cerf de NEPTALI). De même que l'orfèvre, TSOREF a fourni des CERF confusifs avec le même nom totémique.

Le comptable et l'écrivain, SOFER déguisera son nom dans des formes en S-F-R (SAFIR) ou S-P-R (SAPEUR) mais sans mutation de l'initiale S laquelle est un « samesch » qui ne comporte pas de chuintante en SCH.

Le prêteur, MALVE deviendra tout naturellement MALVY. Il était inutile de se casser la tête pour assigner au nom de l'ancien ministre de l'Intérieur de la Grande Guerre une étymologie syncopée de MALCALEVY. L'usurier (de THARBITH, usure) a donné, conjointement avec THARBOTH (race) toute la gamme des DREYFUS, TREYFOUS, etc. que nous avons étudiés plus haut.

Le changeur, HALPHEN, se métamorphose en AL-

PHAND, ALPHAUD, ALPHANDERY. La forme directe HALPHEN est fréquente.

LES NOMS DE COULEUR

Les noms de couleurs se retrouvent fréquemment dans l'onomastique juive. Ils se limitent néanmoins à trois couleurs : le blanc, le noir et le rouge. Ce qui s'explique aisément, le noir et le rouge se rapportant aux pigmentations capillaires des Juifs et la couleur blanche, elle, correspondant en tout temps et en tout lieu à une idée de pureté.

Notons encore que le rouge est la couleur distinctive de Juda qui lavé dans le vin son vêtement et dans le sang des raisins son manteau et qui a les yeux rouges de vin (Genève 49).

La couleur blanche se désigne en hébreu sous plusieurs termes, à savoir :

1° LOBON ou LOVON deviendra LUBIN et, pourquoi pas? LEBON.

Il contribue sans doute à donner des LOEWEN dont le gros contingent relève pourtant de JUDA.

2° HELBON, ou HELVON qui peut avoir donné des HALPHEN.

3° HOR qui notamment a donné son prénom au ministre judéo-britannique BELISHA.

4° Le blanc éclatant TZAHAR qui s'est décliné en ZAHAROFF.

Quant au blanc suprême, le « blanc comme la neige » SCHELEG ou SELEG, il s'épanouit dans SELIG et SELIGMAN. Notons l'anagramme GELIS et GILES. Et notons la clef du nom du fameux SCHYLOCK correspondant à la trilitère SCH-L-G dont la finale a été modifiée par une mutation des plus courantes.

D'innombrables juifs se sont affublés de noms aryens évoquant l'angélique couleur de l'innocence. C'est ainsi qu'ils s'appellent ou WEISS, ou ALBO, BIANCHI, BLANC, etc.

Le noir se désigne par OPEL et SCHOHOR.

Dans le premier cas nous trouvons toute une gamme en OP-L, OPH-L, OPF-L. Et notamment OPAL, APPEL, AFFEL, EIFFEL, APFEL.

Passons au rouge. SCHONI donnera des finales en SOHN et SON et des préfixes en SCHOEN.

SCHASCHAR ou SASCHAR s'écrira directement SCHOSSCHER, SUCHARD, CHAUCHARD.

Le nom de ROTH (rouge, en allemand) est porté par de nombreux Juifs. Il entre aussi dans la formation de noms composés. Est-il besoin d'évoquer l'illustre exemple des ROTHSCCHILD ?

Quant au pourpre, ARGOMON, il deviendra très régulièrement ERCKMAN.

(A suivre.)

N. B. — Nombre des noms cités dans le présent article et principalement les français peuvent être portés par d'authentiques Aryens. Les Juifs, en effet, se sont ingéniés à usurper les patronymes des autochtones parmi lesquels ils campaient.